MARIE-CHRISTINE SAUNIER

DE PLUIE ET DE LARMES

EDILIVRE

EXTRAIT

A mon ami Gilles

EXTRAIT

EXTRAIT

Préface

Comme le sable entre les doigts, la vie s'échappe grain après grain et j'ai toujours été impuissante à la retenir ou à en freiner l'inexorable chute. Quand je regarde derrière moi, je m'aperçois que je n'ai jamais rien possédé d'autre que mon corps de femme et mon âme d'enfant, un corps de femme d'où ne naîtra jamais aucun enfant, une âme d'enfant qui se réfugie dans un corps de femme. Une vie inutile en somme ! Une vie de larmes sur des jours de pluie, voila résumé un destin ordinaire où se mêleront tour à tour l'amour, la haine, les déceptions, la misère, la peur et le désespoir. Oui ! J'ai vécu tout cela depuis le jour même de ma naissance. J'ai eu froid, j'ai eu faim, j'ai volé pour survivre, j'ai menti pour me protéger, j'ai eu peur tant de fois et j'ai eu mal si souvent.

C'est cette vie banale que je me propose de vous raconter. Etre une jeune femme pauvre expose à bien des désillusions, bien des convoitises indicibles. La misère ne s'accommode pas nécessairement d'un frais

EXTRAIT

minois et les tentations sont fortes de céder à la facilité en sombrant peu à peu dans d'inavouables compromissions. Je me suis relevée de la boue dans laquelle se noyèrent mes jeunes années et mes yeux, ces yeux qui ont vu tant de mauvaises choses, se sont portés attendris vers les charmes d'une nature flamboyante qui, aujourd'hui encore, ne cessent de m'émerveiller. C'est la chanson des blés en vagues mordorées qui enchante nos campagnes, c'est le regard sincère d'un chien sans collier, c'est le vent dans mes cheveux ou les plaintes cristallines des fontaines, le bleu d'un ciel et les parfums emmêlés de l'été. Pourtant je n'ai rien oublié de ces années de tristesse qui sont autant de cicatrices sur mon cœur blessé, La violence des hommes, la méchanceté, le mépris et la honte, j'ai connu tout cela sans céder jamais aux envies de vengeance ou au découragement.

Malgré tout, des désordres de ma vie sont nés mes plus belles passions. Chaque jour je savoure le parfum si enivrant de ma modeste liberté. Les animaux me rendent un amour pur comme le diamant, sans calcul et sans arrière-pensée. Leur amour atténue le poids de ma solitude.

Suivez-moi sur les routes de ma Dordogne natale ! Les années ont passé mais les souvenirs bons ou mauvais sont restés figés dans ma mémoire. Peu de gens ont essayé de me faire du bien mais ceux-là n'auront aucun mal à se reconnaitre. Quant aux autres, leur méchanceté, leurs fourberies ou leur

EXTRAIT

lubricité ne manqueront pas de leur rappeler leur petitesse. Ceux-là auront du mal à imaginer qu'un jour leur chemin aura croisé celui d'une femme sans défense qui possède la force surhumaine de pardonner

Marie Christine Saunier
Périgueux, le 02,01,2014

EXTRAIT

EXTRAIT

Chapitre n° 1

La neige tourbillonnait-elle ce jour-là en Dordogne ? Je l'ignore mais Périgueux frissonnait sans doute sous les morsures d'un hiver qui s'annonçait rude. La capitale du Périgord blanc s'était assoupie entre les fêtes de Noël et celles du Nouvel An comme engourdie par les frimas de Décembre enveloppant les dômes de la Cathédrale Saint Front. Les rues de la ville étaient presque désertes, à peine quelques silhouettes furtives au pied de la Tour Mataguerre. Quelques badauds attardés remontaient paisiblement la rue Limogeanne s'arrêtant pour admirer les vitrines somptueusement décorées.

C'est dans cette terre périgourdine chargée d'histoire au parfum de truffe et de fraise que plongent mes racines les plus profondes. C'est là, dans cette jolie ville aux pierres usées que je vins au monde, ce vingt-neuf décembre 1960. Si une naissance apporte le plus souvent de la joie, ce ne fut malheureusement pas le cas pour moi. Ma mère

EXTRAIT

m'expulsa de son ventre comme un huissier l'aurait fait avec un locataire qui ne payait plus ses loyers depuis trop longtemps. Pire encore : elle se libérait de moi comme si j'avais été une maladie, une tumeur maligne ou un excrément. Quand j'apparus entre ses cuisses, quand des mains étrangères me recueillirent, je n'eus droit à aucun geste d'affection de la part de celle qui venait de me donner la vie. Elle resta insensible aux mouvements de ce petit être qui avait habité son corps pendant de longs mois et que des séries de contractions venaient de jeter dans la lumière crue et le froid de la réalité. Les infirmières s'agitaient dans la nurserie comme les abeilles dans une ruche.

– C'est une jolie petite fille, madame Saunier, dit la sage-femme sincèrement heureuse du bon déroulement de l'accouchement.

– Prenez-la dans vos bras ! Cela la réchauffera et la rassurera.

La réponse de ma mère stupéfia tout le monde ;

– Mettez-la à la poubelle ! Je n'en veux pas.

Les infirmières se regardèrent bouche bée. L'une d'elle, hésitante, repris le bébé qu'elle avait posé sur le ventre vide et l'emporta en regardant avec une sévérité étonnée cette femme qui détournait ses regards de son enfant. Peut-être pensait-elle qu'il s'agissait d'une réaction temporaire et que la maman qu'elle était reviendrait plus tard à des sentiments plus humains envers sa progéniture.

EXTRAIT

Ma lutte pour la vie et pour l'amour venait donc de commencer. Née prématurément, je pesais à peine plus de deux kilos. Toute engourdie encore, des mains expertes me tapotaient les fesses pour entendre enfin mes cris. Je restais muette. Rapidement je fus placée en couveuse car mon petit corps chétif bleuissait. Le cordon ombilical m'avait probablement étranglée. A croire que même dans le ventre de ma mère, j'étais aussi en danger.

Quand tout enfin rentra dans l'ordre, la sage-femme fit une nouvelle tentative :

– Regardez, madame Saunier ! C'est votre fille. Comment voulez-vous l'appeler ?

Aucun son ne sortit de sa bouche. Ses regards fixaient vaguement la fenêtre. De toute évidence, cette minuscule goutte de vie que j'étais ne l'intéressait pas. Elle était parfaitement absente, comme retenue ici contre sa volonté. Pendant les jours qui suivirent, je n'eus d'autre refuge que ma couveuse. A aucun moment, ma mère ne demanda de mes nouvelles et quand on me plaçait à ses côtés dans l'espoir de réveiller son instinct protecteur, elle ne daignait m'accorder aucun regard. Le plus souvent, j'attendais donc seule dans l'obscurité que des bras aimants viennent enfin me prendre et me bercer un peu pour calmer cette angoisse nouvelle qui malheureusement ne me quitterait plus.

J'étais la troisième fille de la famille. Mon arrivée ruina une fois de plus l'espoir d'accueillir enfin un

EXTRAIT

garçon dans la famille 88 mais que pouvais-je y faire ? Il n'y avait rien entre mes jambes qui puisse ressembler de près ou de loin aux attributs masculins. Ma mère en conçut une amère déception et je n'imaginais pas que toute ma vie il me faudrait payer le prix de ces espoirs déçus.

– Je ne veux plus de pisseuses, lança-t-elle aux infirmières secrètement scandalisées par une telle attitude.

Pour elle, je ne représentais rien qu'un fardeau inutile dont il était clair que rien de bon ne sortirait jamais. A peine née, ma propre mère me condamnait à une vie misérable d'où son amour serait toujours absent. Pourtant, je possédais déjà au fond de moi une soif inextinguible de vivre. N'ayant pas reçu d'amour, j'étais prête à en donner beaucoup. Mais avant, je devais lutter pour survivre, enfermée dans ma couveuse. Peu à peu, je gagnais les grammes qui me manquaient et ma santé s'améliora. A plusieurs reprises, les infirmières tentèrent de raisonner la marâtre par des paroles réconfortantes. En vain. Rien de ce qui me concernait ne semblait l'atteindre. Ma pauvre présence l'indifférait et je n'avais d'autre choix que de m'accrocher à elle comme une sangsue.

Malgré tout, ma mère quitta la maternité avec, dans les bras, cette chose emmaillotée dans un linge blanc et que toute autre femme qu'elle aurait appelé un bébé. Bien sûr, je n'appris que beaucoup plus tard son désir de mettre au monde un garçon et qui

EXTRAIT

expliquait sa froide rancœur à mon égard. Elle m'avoua avoir tout essayé pour provoquer un avortement et se débarrasser de moi : aiguilles à tricoter, cachets, travail jusqu'à l'épuisement, comment ai-je pu survivre à de tels traitements sinon par cette force venue d'ailleurs et qui me poussait vers la vie ? Dans les entrailles de ma propre mère, j'ai dû commencer à lutter de toute mon âme contre celle-là même qui m'avait conçue dans un acte d'amour, un amour dont je ne serai jamais l'objet. Dans cette journée glaciale d'hiver, nous rentrâmes toutes les deux à la maison. Qui sait si l'idée de me déposer dans une poubelle ne lui avait pas de nouveau traversé l'esprit ? Pas un mot, pas une caresse, pas un baiser ni un regard… J'étais ballotée comme un colis entre ces bras indifférents qui auraient pu s'ouvrir et me laisser tomber pour m'écraser durement sur les pavés de Périgueux. Que ne l'eut-elle pas fait !

Mes parents avaient une situation des plus modestes. Mon père travaillait dans le bâtiment. Il était maçon. Issu d'une famille éclatée, il partit très jeune chez les curés. Aujourd'hui encore, ce sont les seuls éléments que je connaisse au sujet de sa famille. Quant à ma mère, elle était native du Périgord et d'une fratrie de onze enfants ou plutôt, devrais-je dire de neuf enfants car deux d'entre eux ne survécurent pas à la naissance. Pour subsister, ma mère faisait occasionnellement des ménages et rendait quelques services domestiques.

EXTRAIT

J'ai peu connu mon grand-père paternel qui était séparé de sa femme et vivait en ermite dans une des rues neuves du quartier de la Cathédrale Saint Front. Il habitait un deux pièces meublé et insalubre. Quand il décéda à l'âge de cinquante six ans d'un cancer généralisé, ma sœur Brigitte et moi, nous nous sommes rendues à son domicile afin de dresser un rapide inventaire de ses effets personnels. A peine avions nous franchi le seuil de sa porte qu'une odeur pesante et âcre de misère nous saisit à la gorge. Le plancher, je m'en souviens, était couvert de grosses lattes ondulées. Ces lieux sombres respiraient tristesse et solitude. Sur la table de nuit encombrée d'objets divers, nous remarquâmes un mouchoir en tissu souillé de crachats jaunâtres et une boite de couleur argent dans laquelle le grand-père stockait un mauvais tabac. Dans un coin de la pièce, une armoire vétuste au miroir parsemé de taches grises contenait deux costumes sombres et démodés suspendus à des cintres en bois, trois chemises blanches presque jaunies et quelques paires de chaussettes trouées tapissaient le fond moisi du meuble. Sous le lit, Brigitte découvrit une petite valise marron recouverte d'une couche de poussière épaisse. Elle contenait les vestiges de toute une vie, en l'occurrence, presque rien : de vieilles photos décolorées, quelques papiers personnels. Rien d'extraordinaire. A côté, deux grandes pièces sentaient encore l'odeur forte des cigarettes maïs qui lentement avaient eu raison de la

EXTRAIT

vie de notre aïeul. Même les grandes fleurs des tapisseries défraichies semblaient avoir succombé aux volutes funestes des fumées grises. Dans un angle sans lumière de sa chambre, un petit lavabo crasseux servait aussi bien à la toilette du vieil homme qu'à la vaisselle. De la mousse à raser était restée sur son blaireau posé à côté d'une assiette et d'un verre ébréché. Qui était vraiment notre grand-père, nous ne le saurons jamais. C'est à peine si nous avions effleuré sa vie au travers de ces quelques misérables objets. Même chose du côté de notre grand-père maternel dont je n'ai pas de souvenir précis sinon qu'il était un solide gaillard très autoritaire pour ne pas dire tyrannique.

Les six premières années de ma vie n'ont pas imprimé grand chose dans ma jeune mémoire. Impossible de retrouver ce qui avait bien pu se passer pour mes sœurs et pour moi pendant cette période malgré tous mes efforts pour remonter à contre-courant la rivière paresseuse de mon existence. Malgré tout, je reviendrai plus tard sur cette période qui m'a été largement racontée par les personnes qui en ont été les témoins.

Ce sont donc mes parents qui accompagnèrent mes premiers pas. Mon père, ce jeune marié encombré de trois enfants à charge, travaillait à son compte. Assez bel homme, brun avec des yeux noisette, il était svelte et élancé. De temps en temps, il réalisait des chantiers pour un constructeur de pavillons

EXTRAIT

régionalement connu ce qui tend à prouver que son travail était probablement de bonne qualité, toutefois je me souviens que l'homme éprouvait un sérieux penchant pour l'alcool. Impulsif et impétueux, il coulait dans ses veines un sang chaud que des origines espagnoles pouvaient aussi expliquer. Ajoutez à cela un ego surdimensionné et vous comprendrez que vivre avec un tel individu promettait d'amers lendemains tant il avait le vin mauvais.

Des disputes interminables, des objets divers qui volaient dans les airs et traversaient les pièces, tout cela se répétait souvent dans notre foyer jusqu'à ce jour où ma marâtre de mère n'en pouvant plus, gravit les escaliers menant au grenier pour monter ensuite sur le toit en menaçant de sauter si son mari ne mettait pas un terme à ses violences. Excédés par le bruit et les cris qui provenaient de chez nous et qui perturbaient le vieux quartier où nous logions, les voisins finirent par se plaindre et la police intervint. Mon père fut convoqué devant un juge qui lui adressa des sommations dont il ne tint pas compte. Ensuite, ce fut pour une suspicion de violence à l'encontre de sa femme qu'il dut comparaître à nouveau. En vain, la juge tenta de lui faire admettre que son addiction à l'alcool était incompatible avec une vie familiale équilibrée et qu'il devait respecter son épouse et élever ses enfants dans la dignité. Pris de colère, il saisit un banc en bois qui se trouvait à proximité immédiate et le projeta avec une force surhumaine à travers la

EXTRAIT

pièce. Il fallut ni plus ni moins l'intervention des trois policiers en faction devant le bureau de la juge pour maîtriser sa fureur. Les conséquences de son acte ne se firent pas attendre : il fut condamné à quelques jours de prison avec obligation de suivre une cure de désintoxication. Sous la contrainte, il dut donc partir pour La Bourboule et pour une durée indéterminée.

Privée de la présence de son mari dont elle espérait la guérison, ma mère commença à se bourrer d'anxiolytiques. Suivie par une assistante sociale, elle s'était révélée incapable de s'occuper de ses trois filles. Il fut donc décidé de nous séparer et de nous répartir dans des familles d'accueil en attendant que la situation se rétablisse. Ne voyez pas là le fruit de mon imagination ! Ces événements sont malheureusement exacts et nous ont été confirmés bien plus tard par notre mère elle-même.

Entre une mère qui n'aurait pas rêvé mieux que de se débarrasser de moi après ma naissance (et même avant), et un père caractériel et alcoolique, vous admettrez que mes premiers pas dans la vie ne se présentaient pas sous des auspices favorables. L'image misérable d'un homme ivre et titubant sur les pavés de la vieille ville reste imprimée dans ma mémoire. Les scènes de ménage, les hurlements de frayeur ou de douleur, tout cela était digne d'un autre siècle, tout cela était digne de l'auteur de « L'Assommoir ». Nous étions en plein Zola.

Mes sœurs, Marie-Josée et Brigitte furent confiées

EXTRAIT

à un couple de La Chapelle Gonaguet. Quant à moi, je posais ma besace et mes couches-culottes chez monsieur et madame Daugiéras dans ce même village. Cinq kilomètres me séparaient de mes sœurs. Monsieur et madame Daugièras avaient déjà deux filles, Nicole l'aînée et Claudie sa cadette. Ils avaient adopté deux frères : François et Jean, puis un autre garçon, Christian. J'étais donc la petite dernière de cette grande famille, où régnait une saine atmosphère à laquelle je n'avais pas été habituée. La maison était une vaste bâtisse aux murs de vieilles pierres sur lesquels s'agrippaient des lierres vivaces qui recouvraient une bonne partie de la façade. Cela lui donnait un aspect paisible et bucolique. Jouxtant la maison, l'atelier d'ébénisterie de Roger Daugiéras faisait le bonheur des araignées qui y avaient élu domicile. Roger y passait de longues heures à scier, à raboter, à poncer. Partout des copeaux de bois, partout une poussière jaunâtre qui se déposait en couches épaisses sur des machines bruyantes. Toute la journée, des sifflements, des coups frappés mais rien n'aurait pu arrêter Roger. Le travail du bois était toute sa vie, sa passion. Comme la plupart des gens de la campagne, Roger se levait au chant du coq et n'éteignait ses machines qu'au crépuscule, refermant avec soin la porte du local.

Au sein de la famille Daugiéras, il n'existait aucune différence entre les enfants. Adoptés ou légitimes, nous étions tous sur un même pied d'égalité. Au premier étage se trouvaient les trois

EXTRAIT

chambres. Nicole et Claudie en occupaient une et les garçons une autre, celle du fond. Pour ma part, Roger et Geneviève installèrent mon berceau dans leur chambre. Tous les matins, le soleil levant nous réveillait en jouant avec malice derrière les persiennes entrebâillées. Ses rayons réchauffaient rapidement nos chambres et nous aussi par la même occasion.

Tout près et en face de la demeure des Daugiéras, une sorte de petite maison d'à peine deux mètres sur trois attirait mon attention. Je n'eus point de cesse que Geneviève m'accompagnât jusqu'à cette étrange construction qui me fascinait. Cédant à mon caprice de petite fille de trois ans, elle prit ma main et m'y emmena enfin. Il s'agissait d'une petite étable qui abritait un porcelet tout rose et orphelin que je devais surnommer Hector. C'est dans la petite maison d'Hector que je fis mes premiers pas. A mesure que nous avancions vers l'étable, Hector émettait des petits cris aigus de plus en plus forts et de plus en plus nombreux. L'animal sentait l'odeur chaude du lait de vache crémeux qui constituait l'essentiel de sa nourriture. Sous la porte en bois dont la partie inférieure était rongée par le soleil, nous entendions distinctement ses grognements d'excitation.

– Pourquoi crie-t-il ? Demandai-je à ma nourrice.

– Il a sans doute très faim, me répondit-elle avec un sourire.

Et cela se confirmait car, à peine la porte entrouverte, Hector se jetait sur le biberon avec

EXTRAIT

voracité, attrapant habilement la tétine et engloutissait d'un trait sa pitance qui lui dégoulinait partout et descendait sur son poitrail en lignes blanchâtres non sans éclabousser au passage nos vêtements. Cette scène m'amusa beaucoup et je me mis à rire aux éclats. C'était si bon de réapprendre à rire. Au fil des mois qui suivirent bébé Hector grandit et grossit pour atteindre sa taille adulte. Ah ! Il ne faisait pas pitié, l'animal ! Pourtant, vint le jour où l'on m'interdit l'accès à la petite étable. Une grande tristesse s'empara de moi quand j'appris qu'il avait fini sa courte vie dans nos assiettes.

Avec le temps, mes couches-culottes disparurent et je devins une petite fille propre. Mes parents adoptifs me jugèrent prête à affronter le monde et la première chose à faire était de m'inscrire à l'école maternelle. Notre départ pour l'école s'accompagnait d'un rituel précis : petit déjeuner copieux servi sur la grande table de la cuisine autour de laquelle la marmaille s'installait. Ensuite, après ce solide repas, passage obligé par la toilette. Geneviève me posait au plus près de l'évier sur un petit meuble, puis elle préparait gant, serviette et savon sans jamais s'éloigner de moi. Sentir le gant humide glisser sur mon visage encore endormi était une véritable torture et j'avoue avoir tenté quelques fausses larmes de désespoir en vain. Non que le contact rafraichissant de l'eau sur ma peau m'était pénible mais celui du savon était parfaitement insupportable au point que je me frottais vigoureusement les yeux afin

EXTRAIT